

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 65 (1920)
Heft: 8

Artikel: De Charleroi à la Marne [fin]
Autor: Poudret
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340324>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

De Charleroi à la Marne.

(Dernière partie.)

D'après ce qui précède, il est impossible de nier que si le dispositif allemand est *à l'aile droite* stratégiquement défavorable, le général von Kluck y est bien pour quelque chose. Je souligne les mots « à l'aile droite », car nous verrons que sur le reste du front la situation n'est pas meilleure et là le commandement de la I^{re} armée n'est pas en cause.

Le général von Kluck n'a certainement pas vu juste dans son appréciation de la situation. En croyant pouvoir gagner les Anglais de vitesse, il s'est trompé, car il ne suffisait pas de les accrocher comme cela lui a réussi à maintes reprises. Pour les mettre hors de cause, il fallait les devancer, gagner leur flanc, et, quelle qu'ait été la célérité avec laquelle marchait l'aile droite de la I^{re} armée, l'opération n'était guère réalisable. En s'y obstinant le moment devait fatalement arriver où la mission de flanc-garde générale en souffrirait.

En traitant de négligeables les forces ennemies nouvelles qu'il a opinément rencontrées sur la Somme, le général von Kluck s'est également trompé.

Il s'est trompé aussi en ne laissant que de si faibles forces comme troupes de couverture.

Enfin, les événements ont prouvé qu'il a été mal inspiré en ne suivant pas les 4 et 5 septembre les directives, on peut même dire les ordres du G. Q. G.

Il y a là un ensemble de faits qui parlent contre lui. Mais que d'excuses, que de bonnes raisons ne peut-il pas invoquer ?

Avant de lui jeter la pierre, il faut, pour le comprendre, se mettre en quelque sorte à sa place et se représenter l'ambiance

dans laquelle il vit, l'état d'esprit dans lequel il se trouve, l'indépendance que lui laisse le haut-commandement.

Depuis Mons, il n'a trouvé sur sa route que des arrière-gardes harassées ; il a tout balayé devant lui ; pareils à une gigantesque marée, ses corps d'armée ont submergé un immense territoire.

Le 30, les nouvelles troupes identifiées entre la Somme et l'Avre n'ont pas tenu. Le G. Q. G. qui devait savoir ce qui se passe sur l'ensemble du front, ne lui signale le danger que trop tard, le 5 septembre. Jusque-là, un cri de victoire retentit de l'aile droite à l'aile gauche. Les rapports de ses subordonnés lui montrent l'adversaire en pleine déroute et démoralisé. Une fois, cependant, son chef d'état-major a un doute. On lui a signalé une colonne française qui se retirait en bon ordre et *en chantant*. Il reste un instant rêveur, mais, bah ! il s'agit sans doute d'un cas isolé, donc sans importance et on marche de l'avant. Puis, une fois de plus, le G. Q. G. est d'accord. Celui-ci s'était demandé s'il était préférable de marquer un temps d'arrêt et de rassembler de nouveau ses troupes avant de passer les secteurs difficiles sur les talons de l'ennemi ; il s'était déterminé pour la seconde solution sans se dissimuler les risques mais croyant pouvoir les affronter en raison de la déroute présumée de l'adversaire.

Ainsi, von Kluck n'est pas seul dans l'erreur ; le haut-commandement, moins excusable, s'y complait aussi. En un mot si le commandant de l'aile droite allemande fait preuve d'une ardeur qui conviendrait mieux à un capitaine de cavalerie qu'à un chef d'armée dont on devrait attendre plus de circonspection, son état d'âme peut et doit se comprendre.

Puis n'est-il pas habitué à voir ses initiatives approuvées après coup ; le 31 août, par exemple, lorsqu'il a prévenu l'ordre du G. Q. G. en obliquant vers la gauche ? Bulow lui-même ne l'a-t-il pas attiré hors de la route prescrite ?

Enfin ne l'a-t-on pas laissé dans l'ignorance de ce qui se passait sur l'ensemble du front ?

Si la Marne avait été une victoire allemande, le général von Kluck eût été proclamé le plus grand général de la guerre, Ses erreurs sont celles également de tous les grands chefs

allemands, à commencer par Moltke et son entourage. Partout, on est persuadé que la victoire est acquise : nous en aurons la preuve plus loin. Nulle part, on ne se rend compte qu'on a affaire à une armée qui n'est plus celle de 1870 et à un commandement ennemi de la plus haute valeur.

L'initiative, cette qualité qu'on a cherché à développer à l'extrême dans l'armée allemande, a porté ses fruits. Le général von Kluck est le plus indépendant de tous les chefs. Lord Fisher, dans ses *Souvenirs*, déclare que la qualité qu'il prise le plus chez Nelson c'est son insubordination. D'autre part, le seul reproche qu'il adresse à l'amiral Jellicoe, c'est d'avoir un esprit imbu de discipline.

Quoique le mot d'insubordination soit un peu gros en parlant du cas du général von Kluck, on peut penser que lord Fisher a dû être content de lui d'autant plus qu'en l'occurrence les Anglais ont été les premiers à bénéficier de la situation créée par l'esprit d'indépendance du fougueux général allemand.

Les vraies raisons de la situation stratégique défavorable des Allemands ne sont du reste pas là. Le général von Kluck, par sa hâte d'arriver sur la Seine, n'a fait que contribuer à un ensemble de faits bien plus graves et dont les auteurs responsables doivent être recherchés plus haut, à la direction suprême de l'armée. Les Allemands, qui, lors de la bataille de la Sambre, avaient la supériorité du nombre à l'aile dont ils attendaient la décision, ne l'ont plus sur la Marne, alors que c'est encore là, à cette aile, que la décision est recherchée. Ainsi que je l'ai fait remarquer en parlant de l'ouvrage du général Baumgarten¹, tandis que le généralissime français renforce sa gauche, les Allemands affaiblissent leur droite. Quand le général von Kluck demande des renforts, — un peu tard, il est vrai, — on ne lui en donne pas. Le G. Q. G. allemand n'a cependant pas été entièrement surpris par la manœuvre française, puisqu'il la prévoit dès le 27. Dans l'ordre parvenu aux armées le 28, non seulement il envisage la possibilité d'une résistance ennemie sur la Marne, l'aile gauche appuyée à

¹ Rev. milit. suisse, livraisons de Novembre et Décembre 1919.

Paris, mais encore il admet l'éventualité de renforts intervenant sur la Seine inférieure. Aussi bien est-ce dans cette direction que von Kluck doit marcher d'après ce même ordre du 28. Cette direction était la bonne, en la suivant on rendait vaine la menace sur le flanc ; mais nous avons vu que la I^{re} armée n'était plus assez forte pour une semblable extension. Le G. Q. G. ne fait rien pour la renforcer ni pour la ramener quand elle oblique vers l'Est. Ce n'est que le 5 septembre qu'il se décidera enfin à transporter sur la droite des troupes prélevées à l'aile gauche.

Sans doute, le déploiement en cordon des armées allemandes lors de la concentration, déploiement basé sur une idée préconçue et qui ne tient aucun compte de ce que pourra faire l'adversaire, est peu favorable aux manœuvres de renforcement, mais l'opération était possible, à condition d'être exécutée à temps. Nous savons, par le général von Kuhl, que dans le plan primitif préparé par le général von Schlieffen, le transport à l'aile droite de la VII^e armée avait été envisagé et étudié. L'idée semble avoir été abandonnée dans la suite. C'est qu'en 1914 on voit plus grand encore. Soit le général von Tappen, soit le général von Kuhl nous donnent à ce sujet des renseignements. D'après le plan Schlieffen, l'aile gauche n'ayant qu'une mission défensive n'était pas forte ; elle comprenait seulement quatre corps et demi. Mais ce plan subit en 1914 une modification importante, le nombre des corps de gauche fut porté à huit. Ceci était au détriment de l'aile droite et contraire à la règle qu'on ne saurait être trop fort au point décisif. Moltke ne va du reste pas tarder à donner à cette aile gauche une tâche offensive ; nous allons le voir. Ces visées étaient trop grandioses, les événements l'ont démontré ; ce fut une erreur de vouloir trop entreprendre. On s'interdisait de la sorte la possibilité de renforcer la droite compromise.

Le chef du bureau des opérations au G. Q. G. a tenu à exposer le point de vue du haut-commandement. Voici, en résumé, comment il explique les décisions prises : « On s'était demandé, au G. Q. G., de quelle façon il conviendrait d'exploiter les victoires remportées du 20 au 23 août par les VI^e et VII^e armées en Lorraine. Ces armées devaient-elles pour-

suivre leur marche, ou fallait-il arrêter leur mouvement en avant et prélever sur elles des troupes qui renforceraient l'aile droite ? A cette époque, celle-ci avançait victorieusement. Les IV^e et V^e armées annonçaient, elles aussi, des succès. Le transport par chemin de fer de l'aile gauche à l'aile droite aurait été très difficile, vu le mauvais état des chemins de fer détruits par les Belges. Les voies remises en exploitation devaient d'abord être utilisées pour le transport du IX^e C. R. (destiné au siège d'Anvers). Envoyer les troupes par étape n'eût pas permis de les faire intervenir à temps, sans compter les difficultés du ravitaillement.

» Les VI^e et VII^e armées réussissaient-elles, par contre, à vaincre la résistance ennemie sur la haute Moselle, ce qui n'était pas improbable, on réalisait un double encerclement en grand, qui eût amené très rapidement la fin de la guerre. C'est pourquoi, tout en laissant subsister le plan primitif, on se décida à l'élargir et on choisit la dernière solution, en tenant compte, d'une part, des victoires de Lorraine et, d'autre part, des difficultés de transport. Les VI^e et VII^e armées continuèrent donc leur poursuite et recherchèrent à réaliser l'encerclement en grand (*Einkreisung im Grossen*). Mais ce projet de forcer la ligne fortifiée de la Moselle supérieure ne réussit pas du premier coup et la question se posa de nouveau, très grave, de savoir ce qu'il fallait faire des VI^e et VII^e armées. Les maintiendrait-on sur la défensive afin de récupérer des forces disponibles ou renouvellerait-on la tentative de percée ? De nombreux échanges de vues eurent lieu entre le G. Q. G. et le commandant de la VI^e armée (le kronprinz Ruprecht de Bavière, qui avait sous son commandement les deux armées de l'aile gauche). L'espoir de réussir lors d'une nouvelle tentative et la pensée de retenir en tout cas de nombreuses forces françaises sur place fit pencher la balance en faveur de la seconde solution. »

Cet exposé n'est pas absolument convaincant. Le haut commandement s'est peut-être exagéré les difficultés auxquelles se serait heurté le transfert des troupes de l'aile gauche à l'aile droite, car il faut remarquer qu'en s'y prenant à temps il eût été possible d'opérer ce mouvement, si compliqué fût-il,

entre le 23 août et les 8 ou 9 septembre. Il ressort en outre de ce que nous venons de lire, que le G. Q. G. s'est laissé influencer par le commandant de la VI^e armée. Le prince Ruprecht paraît ne pas avoir voulu se contenter pour ses Bavarois d'une mission défensive. Déjà au début de la campagne, lorsque la question s'était posée de savoir s'il ne serait pas opportun de laisser les Français s'engager en Lorraine, le kronprinz Ruprecht s'était prononcé contre ce projet, disant que ses troupes ne s'accommoderaient pas d'un repli même temporaire, et que la Lorraine, ne fût-ce qu'en partie, ne devait pas être cédée à l'ennemi. Après les victoires de Morhange, l'aversion pour la défensive ne fit qu'augmenter. Puis, plus tard, après l'échec de la bataille pour la trouée de Charmes, c'est encore le commandant de la VI^e armée, semble-t-il, qui affirmera n'avoir pas perdu tout espoir de percer et qui engage le haut commandement à persister dans l'offensive. Comme le G. Q. G. croit, à partir du 25 août, que la partie est gagnée à droite, c'est-à-dire à l'aile décisive, il est d'autant plus enclin à céder devant tant d'insistance, et se décide pour une nouvelle tentative qui, grâce à la splendide résistance des armées Dubail et Castelnaud, échouera vers Saint-Dié et la Chipotte et sur le Grand-Couronné de Nancy. Il perd du temps et pour avoir voulu courir deux lièvres à la fois, il ne réussira nulle part. Quand, enfin, il se résout à renforcer l'aile droite, le moment propice sera passé.

Dans l'intervalle il commet une autre erreur, toujours basée sur l'exagération des succès remportés à l'aile droite surtout. Non seulement — comme nous venons de le voir — il ne renforce pas cette aile, qui va se trouver en face de difficultés grandissantes, mais encore il l'affaiblit. J'ai dit déjà que le 25 août il se décide d'envoyer sur le front russe six corps d'armée et une division de cavalerie. Deux de ces corps devaient être prélevés à l'aile droite, deux au centre et deux à l'aile gauche. Les deux corps de l'aile droite (XI^e C. et C. R. G.) avaient été employés au siège de Namur. Retardés par ce fait, ils ne se trouvaient pas le 25 août engagés en première ligne. Au dire du général von Tappen, les commandants des II^e et III^e armées auraient désigné ces corps comme « immédiatement

disponibles », mais le général von Hausen conteste cette allégation. A aucun moment, il n'aurait fait une semblable déclaration ¹.

En réalité, seuls les XI^e C. et C. R. G. furent envoyés sur le front russe où ils arrivèrent du reste seulement après que la victoire de Tannenberg eût déjà entièrement sauvé la situation.

Pourquoi les quatre autres corps d'armée ne partirent-ils pas ? Et surtout du moment où deux seulement des six corps devaient partir, pourquoi choisit-on précisément les deux qui étaient indispensables à l'aile droite ? Ce sont là des questions indiscrettes auxquelles le G. Q. G. ne répond pas avec beaucoup de conviction. Ces quatre corps qui sont restés, nous dit le général von Tappen, n'étaient pas immédiatement disponibles (*standen nicht sofort zur Verfügung*). Il fallait d'abord les retirer du front. Puis, le 26 août, le G. Q. G. reçoit de bonnes nouvelles de la VIII^e armée, qui se trouve sur le front russe ; le 27, c'est l'annonce des excellents débuts de la bataille de Tannenberg ; on se décide alors à retenir les quatre corps d'armée du centre et de la gauche.

Ces explications, inutile de le dire, ne sont pas non plus suffisantes. Du moment où l'on était délivré du souci russe, il était indiqué de suspendre pour un temps du moins tout envoi de renforts. En tous cas, si on ne voulait pas y renoncer, c'était au centre et à gauche qu'il eût fallu prélever et non à droite. Le général von Hausen, qui n'a pu décidément prendre son parti d'avoir dû céder son XI^e corps et sa division de cavalerie, fait justement remarquer ² que les quatre corps déclarés « non disponibles » auraient pu être rendus sur le front russe plus tôt que les XI^e C. et C. R. G. Ces derniers, ensuite du manque de chemins de fer déjà mentionné par le général von Tappen ont dû se rendre par route du 26 au 30 août à leurs stations d'embarquement (Saint-With et Malmédy). Pendant ce temps, il aurait été possible de retirer du front les quatre corps désignés pour partir. Mieux encore, le V^e corps était prêt à s'embarquer à Thionville le 26 ; il eût pu, si on ne l'avait retenu arriver en Russie quatre jours avant le XI^e corps ! Décidément

¹ *Militärwochenblatt* du 9 juin 1920.

² *Militärwochenblatt* du 9 juin 1920.

si le G. Q. G. tient à persuader son monde, il faudra qu'il donne d'autres explications, celle de la disponibilité des troupes prélevées ne suffit pas.

Cependant, on ne saurait prétendre qu'il a agi à la légère ; une raison sérieuse a dû lui dicter une conduite aussi peu compréhensible.

Il faut probablement la chercher encore dans la pression qu'exerce le prince Ruprecht. Celui-ci est, comme nous l'avons vu, pour l'offensive : il en fait entrevoir les immenses conséquences en cas de succès. Il croit à ce succès et pour l'obtenir il faut être fort ; ses corps d'armée doivent lui être laissés. Le G. Q. G. se laisse convaincre et pour la seconde fois prend une décision qui va peser d'un poids lourd sur la suite des événements. S'exagérant la portée des succès très réels et très importants qu'ont remportés ses armées, il perd la notion exacte des choses.

A cette date du 25 août, fatale pour les Allemands, un mois après l'entrée en campagne, le haut commandement est persuadé que l'ennemi le plus dangereux est à terre : l'anéantir tout à fait n'est l'affaire que de peu de temps et l'ouvrage de moins de forces ; on a donc la possibilité de se retourner contre l'autre ennemi, le Russe. Le général von Tappen reconnaît du reste de bonne foi cette erreur d'appréciation, mais semble l'attribuer en premier lieu au général von Moltke. En outre, il en rejette, en partie du moins, la faute sur les commandants d'armée qui n'auraient cessé de crier victoire et qui dans leurs rapports représentent la retraite ennemie comme dégénérant en fuite (*fluchtartig*). Cette assertion est encore contestée par le général von Hausen ; il affirme n'avoir jamais employé ce terme. Le G. Q. G. avait du reste le devoir de se rendre compte par lui-même de la situation véritable, mais il ne pouvait en juger en restant à Coblenz, si loin du front. Déjà à cette époque son éloignement du théâtre des opérations est fatal aux armes allemandes. Quinze jours plus tard, la même erreur aboutira aux mêmes résultats. Coblenz est trop éloigné de la Sambre, Luxembourg sera trop éloigné de la Marne !

En résumé, la situation stratégiquement défavorable pour les Allemands réside en ceci : L'aide prévue pour l'action décisive de l'enveloppement est elle-même menacée sur son

flanc. L'adversaire bénéficie, grâce à la rapidité de sa décision, de la supériorité des forces sur ce point. Le centre allemand dont on attend peut-être le salut, car la III^e armée est dirigée sur Troyes et la IV^e sur Vitry-le-François, est trop faible pour réussir ; la 9^e armée française, qu'on ne découvre, semble-t-il, *que le 5 septembre*, fera bonne garde. L'aile gauche est encore bloquée et ne peut déboucher sur la Moselle, malgré ses tentatives coûteuses et réitérées. Le plan allemand est donc en train d'échouer sur toute la ligne. S'il a échoué, ce n'est pas la faute du général von Kluck, qui n'opère que sur une partie restreinte du front, mais bien celle du haut commandement, qui a laissé abandonner la direction du sud-ouest et de Paris, qui a manqué le moment où il convenait de renforcer l'aile droite, qui l'a ensuite affaiblie et qui a cherché l'enveloppement par les deux ailes, alors que ses forces ne pouvaient y suffire.

Si la marche hâtive du général von Kluck vers la Seine n'a pas eu l'approbation de chacun, sa manœuvre de l'Ourcq par contre, a fait l'objet de l'admiration quasi générale. On ne peut cependant se ranger entièrement à cette opinion.

Tandis que, comme j'ai cherché à le démontrer, la part de responsabilité du commandant de la I^{re} armée dans les événements antérieurs à la bataille de la Marne paraît relativement faible, on est fondé, je crois, à faire des réserves en ce qui concerne sa bataille de l'Ourcq.

La manœuvre du général von Kluck a certainement de l'allure. Rapidement conçue, admirablement exécutée par d'excellentes troupes, elle revêt la forme d'une riposte énergique et pleine d'à propos. Cependant un élément d'appréciation paraît avoir manqué ; le général n'a-t-il pas songé trop exclusivement à lui et a-t-il suffisamment tenu compte de la situation d'ensemble ? Dans une étude parue dans cette *Revue* en 1919 j'ai émis l'opinion que la bataille de la Marne avait été perdue pour les Allemands du moment que le général von Kluck s'était vu obligé de dégarnir l'aile droite du général von Bülow en lui enlevant le III^{me} et surtout le IX^{me} corps qui la couvraient¹.

¹ *Rev. mil. suisse*, décembre 1919.

Dès lors le problème qu'avait à résoudre le général allemand pourrait être présenté sous cette forme : Ou il est possible de venir à bout des forces françaises signalées sur l'Ourcq sans dégarnir l'aile droite de la II^{me} armée, c'est-à-dire sans les III^{me} et IX^{me} corps, ou cela n'est pas possible et il faut trouver une autre solution, par exemple la défensive, sur une ligne qui permettrait de conserver le contact avec l'armée voisine. Une fois cette ligne constituée il y aurait lieu d'attendre l'intervention de la VII^{me} armée. Ce qu'il faut à tout prix éviter, c'est de créer une brèche entre les I^{re} et II^{me} armées, car l'ennemi ne manquera pas de s'y précipiter.

Cette dernière solution est celle que le général von Bülow aurait désirée lorsque, le 7 au soir, il apprit que le général von Kluck était en train de ramener toutes ses troupes au nord de la Marne.

Le général von Kluck a sans doute pensé que ses forces étant au complet sur l'Ourcq le succès y serait obtenu suffisamment vite pour lui permettre de se retourner encore à temps contre l'ennemi qui se serait avancé vers la Marne, et qu'ainsi la situation serait promptement rétablie.

C'est dans cette intention qu'il chargea sa cavalerie de retenir l'adversaire et de gagner du temps. On reconnaîtra que la manœuvre était osée et faisait de nouveau trop peu de cas de l'initiative et de la force de l'ennemi. Il était à peu près certain que le rideau de cavalerie, même renforcé, n'aurait pas la résistance nécessaire pour une tâche aussi lourde. On pouvait aussi calculer que de la région au nord de Provins à la Marne, la distance était fort courte et serait rapidement franchie ; *le temps manquerait pour obtenir une victoire décisive sur l'Ourcq*. Une fois la Marne atteinte par les Anglais et par l'aile gauche de la 5^{me} armée française la bataille de l'Ourcq serait compromise quels que fussent les succès remportés au début, et étant donnée l'ignorance où l'on se trouvait au sujet des forces qu'on y rencontrerait, il était téméraire d'escompter des succès rapidement décisifs. Par conséquent, à moins d'une passivité qu'on n'était pas en droit de supposer chez l'adversaire, le calcul avait bien des chances d'être déjoué.

Il semble ainsi que la manœuvre du général von Kluck, d'une si belle exécution, a péché par sa base ; une condition *sine qua non* aurait dû la dominer : Etre victorieux sur l'Ourcq sans l'appoint des III^{me} et IX^{me} corps. Mais cette condition ne devait pas être remplie et le plan entier s'effondra.

Examinons maintenant les choses de plus près ; cela nous amènera à connaître les conditions dans lesquelles les Allemands se sont décidés à entamer la retraite.

Nous avons vu que, brusquement revenu à la réalité, le général von Kluck avait ordonné, pour le 6 septembre, le retrait de son armée derrière la Marne. Seul son IX^{me} corps devait rester en place vers Joiselle et Montmirail. Mais les Français ayant attaqué le matin du 6, le III^{me} corps, engagé lui aussi, ne put rejoindre le reste de la I^{re} armée et combattit à droite du IX^{me} dans la région de Sancy-Montceaux, ayant en face de lui le 18^{me} corps français. Le corps de cavalerie Richthofen, vers Courtacon, couvrait encore le flanc droit de cette fraction de la I^{re} armée restée en arrière et qui constituait pour le général von Bülow une solide et indispensable couverture.

Aussi bien ce dernier, quoique inquiet sans doute de la tournure que prennent les événements dans cette journée du 6, ne s'alarme-t-il pas encore. Il se rassure d'autant plus qu'au soir le général von Kluck le prie de prendre sous son commandement les deux corps laissés en arrière. C'est un indice favorable ; von Kluck compte donc en finir sur l'Ourcq sans leur intervention ; Bülow pourra en disposer et il en a grand besoin. C'est du moins ainsi qu'il semble interpréter la communication du général von Kluck, car, pour le 7, il donne l'ordre au IX^{me} corps de continuer son action en liaison avec la II^{me} armée et le III^{me} reçoit la mission spéciale de couvrir le flanc de cette armée ainsi renforcée.

Mais la situation va rapidement changer. Le 7 septembre à 10 heures du matin déjà, von Kluck fait savoir que ses IV^{me} R, IV^{me} A et II^{me} corps sont fortement engagés à l'ouest de l'Ourcq et il demande où sont ses III^{me} et IX^{me} corps. A 11 heures 15 il mande de nouveau que la présence de ces troupes sur l'Ourcq est de toute nécessité. Il prie qu'on les

dirige en hâte sur La Ferté-Milon et Crouy. Pour Bülow le coup est rude. Non seulement une fois engagée en entier sur l'Ourcq la I^{re} armée sera séparée de lui par un vide qui va devenir béant mais encore les derniers corps de Kluck une fois partis, son aile droite, à lui Bülow, se trouvera découverte. La 5^{me} armée française qui, dès l'aube, a attaqué violemment, va pouvoir pousser devant elle, menaçant à la fois Kluck sur ses derrières et Bülow sur son flanc !

Vraiment von Kluck, du moment qu'il ne peut vaincre sans ses III^{me} et IX^{me} corps ne ferait-il pas mieux de rompre le combat et de reprendre le contact avec la II^{me} armée vers Château-Thierry par exemple, les III^{me} et IX^{me} corps, si nécessaires au barrage au sud de la Marne, placés derrière la Dollau ? Le front serait ainsi reconstitué, sans fissure, et la I^{re} armée pourrait remplir sa mission principale de couverture de flanc du dispositif allemand. Le général von Bülow se pose la question, mais la demande est si pressante qu'il doit bien y accéder. Il est impossible de se rendre compte si le général von Bülow a communiqué ces impressions à l'état-major de la I^{re} armée ; il semble plutôt qu'il se soit résigné sans discussion.

Le III^{me} corps reçut donc à 12 heures 40 l'ordre de se porter par Nogent l'Artaud sur la Ferté-Milon. Cette retraite explique la progression relativement facile des 18^{me} et 3^{me} corps français dont les avant-gardes atteignirent, ce soir-là, la rive nord du Grand Morin.

Quant au IX^{me} corps, il est trop engagé pour passer la Marne le 7 ; von Bülow le dirige vers la région au sud de Château-Thierry. Il reste au général une lueur d'espoir cependant. Si les choses ne s'aggravent pas à la I^{re} armée et que le IX^{me} corps reste au sud de la Marne, il pourra en quelque sorte combler le vide qui s'est créé ; il pourra aussi intervenir le cas échéant au bénéfice de l'aile droite de la II^{me} armée. Pour parer à toute éventualité et pour maintenir le contact, cette aile droite est repliée sur la ligne Fontenelle-Montmirail (13^{me} Division du VII^{me} Corps). La 14^{me} Division se trouve en réserve d'armée au nord de Montmirail. Ainsi on peut voir venir.

Mais ce dernier espoir est bientôt envolé. A 17 heures 40

von Kluck fait savoir qu'il ramène à lui ses deux corps ! Dès lors, et nous sommes au 7 septembre, on sent que le général von Bülow n'a plus confiance dans l'issue des événements. Sa droite est menacée ; seule la cavalerie Richthofen va couvrir les passages du Petit Morin que le 18^{me} Corps français, le 2^{me} Corps de cavalerie et les Anglais forceront dès le lendemain. La 14^{me} division, dernière réserve, a déjà dû être engagée entre la Garde et le X^{me} Corps ! Pour sauver la situation il faudrait obtenir le 8 un succès décisif au centre et à l'aile gauche, celle-ci prolongée par les Saxons. Or le 8 on obtient bien un succès ; c'est le jour où la Garde dépasse la Fère Champenoise et où les Saxons aussi ont avancé à bonne allure. Le 11^{me} Corps français a été fort malmené. Mais aucune décision n'intervient. Le général Foch a su communiquer à tous son ardeur et sa foi, et tandis qu'à la 9^{me} armée française on recule sans se laisser rompre, plus à gauche, à la 5^{me}, on arrive aux portes de Montmirail et de La Ferté sous Jouarre ! Bülow replie encore sa droite (13^{me} Division sur la ligne Margny-Le Thoult. Le 8 au soir il ne conserve plus guère d'illusions. Comme il l'a prévu, l'ennemi s'est jeté dans l'intervalle qui le sépare de l'armée von Kluck. Celle-ci est entièrement absorbée par sa bataille de l'Ourcq ; Bülow est livré à lui-même.

Il va tenter un ultime effort. Après tout, la I^{re} armée arrivera peut-être à se dégager le 9 et se rapprochera de la II^{me}. Puis les Saxons ont reçu un renfort, la 24^{me} division de réserve arrivée de Givet ; elle entrera en ligne le lendemain. Bülow ordonne donc pour le 9 la continuation de l'attaque qui a procuré la veille des avantages considérables aux troupes du centre, de l'aile gauche et aux Saxons. Cependant les nouvelles qui arrivent dans la soirée et dans la nuit du 8 au 9 ne sont pas bonnes. La I^{re} armée annonce qu'elle combat toujours sur le front Cuvèrignon-Congis contre un ennemi renforcé. Kluck ne songe donc pas du tout à rompre le combat. Au contraire il compte fermement en finir le 9 avec l'armée Maunoury, cela grâce à l'intervention du IX^{me} corps qui va s'engager en entier vers Crépy en Valois, débordant sensiblement l'aile nord française.

Le haut commandement n'intervient toujours pas et les

avons ont signalé l'avance des colonnes françaises et anglaises en direction de la Marne !

C'est dans cet état d'esprit que le général von Bülow passe la nuit du 8 au 9 à son quartier général de Montmort.

Le 9 au matin arrive la nouvelle que les colonnes ennemies passent la Marne entre La Ferté sous Jouarre et Château-Thierry. (Ce sont les Anglais et le CC. Conneau.) Maintenant il apparaît clairement au général von Bülow que si lui-même n'est pas encore directement menacé, il n'en est pas de même de l'armée von Kluck. Celle-ci va devoir infailliblement battre en retraite, ce qui entraînera *par contre-coup le recul de la II^{me} armée*. Dès lors sa décision est prise, il entamera la retraite le jour même et sera le lendemain sur la rive nord de la Marne. A ses yeux, semble-t-il, la situation précaire est surtout celle de la I^{re} armée ; c'est elle qui le force à quitter le champ de bataille. Nous verrons que le général von Kluck fait le raisonnement inverse et que dans son ordre de retraite il invoquera le recul de la II^{me} armée pour expliquer la nécessité du sien.

Durant ces heures critiques de la matinée du 9 le général von Bülow a, à ses côtés, un homme qui jouera un rôle important dans le drame. Il s'agit de l'envoyé du G. Q. G., le lieutenant-colonel Hentsch. Hentsch partage entièrement la manière de voir du commandant de la II^{me} armée, et approuve sa décision. Le général von Bülow déclarera plus tard, dans l'enquête qui eut lieu, que c'est bien de sa propre initiative et par sa propre volonté qu'il donna l'ordre de retraite : Voici du reste comment il apprécie la situation. La retraite de la I^{re} armée derrière l'Aisne est nécessaire en suite de la situation stratégique et tactique. La II^{me} armée doit couvrir la I^{re} au nord de la Marne faute de quoi son flanc droit sera enfoncé et enveloppé. Ce mouvement en arrière de la II^{me} armée permettra à la I^{re} de reprendre le contact dans la région de Fismes et le front se trouvera ainsi reconstitué.

Mais cette retraite, le général von Bülow ne la commencera qu'après avoir rejeté l'ennemi sur toute la ligne et l'ordre d'attaque de la veille est maintenu intégralement. Son offensive réussit ; le 9 est un jour critique pour l'armée Foch.

Puis les troupes allemandes commencent leur mouvement de repli. La gauche (Garde et trois divisions saxonnes momentanément groupées sous le commandement du général von Kirchbach) devait l'entamer à 13 heures mais en réalité l'exécution ne commença qu'à 16 heures. La 14^{me} Division et le X^{me} corps qui ne devaient pas partir avant 14 heures semblent avoir en fait précédé le mouvement de la gauche. La retraite s'exécuta sur toute la ligne sans difficulté ; seule la 13^{me} division (aile droite) fut quelque peu inquiétée.

Maintenant que nous avons vu ce qui en était de la II^{me} armée, tournons-nous vers la I^{re} où le lieutenant-colonel Hentsch s'est rendu et où il trouve un état d'esprit bien différent.

Le 9 au matin, le général von Kluck est, en effet, plein d'espoir. Il compte avoir raison de la dernière résistance de l'armée Maunoury en faisant intervenir son IX^{me} Corps par manœuvre débordante. Celui-ci, débouchant de la région de Gondreville, poussera par le Bois du Roi et Maquelines sur Boissy Fresnois et Villers Saint-Genest. La brigade Lepel qui est enfin arrivée de Bruxelles prendra comme objectif Baron. C'est l'armée Maunoury menacée dans le dos.

Ces mouvements seront exécutés mais ils ne sauveront pas la situation. A 7 heures 35 du matin la II^{me} armée a fait savoir le recul de sa droite sur la ligne Margny-Le Thoult, le corps de cavalerie Richthofen se retire également, partie sur Condé en Brie, partie derrière la Marne. Puis le général von der Marwitz qui se trouve dans la région au nord de la Ferté-sous-Jouarre annonce, dans un rapport qui parvient à 11 heures, que les Anglais ont passé la Marne à Nanteuil et à Charly.

Le général von Kluck prend immédiatement ses mesures. Il replie son aile gauche (général von Linsingen), sur la ligne Crouy-Coulombs. La 5^{me} division reçoit l'ordre de se porter à l'attaque depuis Trocy sur Dhuisy et de refouler l'infanterie anglaise qui a passé la Marne. A 12 heures 35 cette division est mise sous les ordres du général von der Marwitz qui commande dès lors tout le groupement de couverture au nord-est de La Ferté sous Jouarre. (5^{me} division d'infanterie, bri-

gade Kraewel, II^{me} corps de cavalerie.) Von der Marwitz n'a pas attendu l'ordre et a déjà attaqué avec un certain succès. Pendant ce temps la progression de la droite entre Crépy en Valois et La Ferté Milon continue. Von Kluck est encore optimiste. Mais à 13 heures la II^{me} armée fait savoir que quatre fortes colonnes ennemies avancent vers la Marne ; leurs têtes ont atteint à 9 heures Nanteuil, Citry, Pavant et Nogent l'Artaud. La II^{me} armée se retire, *aile droite Damery*. Cette nouvelle est peu rassurante ; la retraite de la II^{me} armée dans une direction si excentrique va creuser une brèche de la largeur de toute une armée ! Il est vrai qu'en définitive Bülow ne retirera pas son aile droite sur Damery et seulement sur Dormans, mais ce n'est que vingt heures plus tard que le général von Kluck apprendra ce changement important. Malgré tout, il ne perd pas l'espoir. L'attaque du général von der Marwitz a réussi, les Anglais ont été refoulés vers Maubertoin. En somme, vers midi, le commandant de la I^{re} armée ne considère pas la situation comme étant grave ; il la déclare même franchement favorable (*durchaus günstig*) ; sa gauche tient, le succès de sa droite ne fait aucun doute. Cette appréciation est fort optimiste, car si le succès de la droite paraît en effet assuré, la résistance de la gauche ne saurait durer longtemps en face de forces grossissantes, et c'est là le point vulnérable.

A ce moment intervient l'envoyé du G. Q. G. Fait étrange, le lieutenant-colonel Hentsch ne se présente pas au commandant de l'armée, il s'adresse directement à son chef d'état-major, le général von Kuhl et, fait plus étrange encore, celui-ci *n'avise pas le général von Kluck* qui se trouvait à quelques centaines de mètres de là ! C'est donc hors de la présence du commandant d'armée que l'entretien a lieu et c'est sans lui qu'une décision d'une haute importance va être prise. On comprend que le général von Kluck en ait ressenti de l'humeur. Cet entretien, je l'ai déjà rapporté dans mon étude antérieure. Le lieutenant-colonel Hentsch dépeint la situation de la II^{me} armée comme très critique ; la retraite de la I^{re} en est rendue nécessaire, et comme le général von Kuhl se récrie, Hentsch déclare qu'il a pleins pouvoirs et qu'il n'y a rien à changer à

la décision. Décidément tout est étrange dans cette affaire. Le général von Kluck et le général von Kuhl, auquel il faut surtout s'en remettre puisqu'il s'est entretenu directement avec le lieutenant-colonel Hentsch, affirment tous deux que la retraite n'eut lieu que *sur l'ordre apporté par l'envoyé du G. Q. G.* et après qu'il eut invoqué ses pleins pouvoirs. Cette affirmation cadre bien avec l'état d'esprit qui régnait à la I^{re} armée et il faut sans doute l'accepter. Il est bon cependant de faire remarquer que le lieutenant-colonel Hentsch a déclaré dans la suite qu'il n'avait formulé aucun ordre de retraite, que cet ordre avait déjà été donné (erlassen) par la I^{re} armée lorsqu'il y était arrivé.

Le G. Q. G., de son côté, affirme par la voix du général von Tappen qu'en effet il avait préparé à tout hasard les ordres de retraite dans la journée du 9, mais qu'ils ne furent pas utilisés car le soir encore on ne considérait pas la situation comme compromise. C'est le 10 seulement qu'on reçut à Luxembourg les mauvaises nouvelles apportées par Hentsch. Le général von Tappen certifie aussi que cet officier n'avait pas été muni de pleins pouvoirs et qu'il n'avait pas d'ordre de retraite à donner. On lui aurait remis avant son départ du G. Q. G. des instructions précises (il faut croire qu'elles ne l'étaient pas tant que cela). Il devait se renseigner sur la situation générale et, au cas où des mouvements de retraite auraient déjà été ordonnés par les commandants d'armée, faire en sorte qu'ils s'exécutassent en maintenant les liaisons. Pour la I^{re} armée, la direction de Soissons entrait en ligne de compte.

Dans cette instruction donnée au lieutenant-colonel Hentsch avant son départ pour le front, le G. Q. G. aurait insisté pour lui faire comprendre qu'il s'agissait pour les armées de tenir bon (ausharren) et d'éviter tout mouvement de retraite. Nous avons vu que le général von Bülow a pris sur lui l'entière responsabilité de sa décision. Le principal auteur de tout le drame étant mort, il ne sera pas possible de connaître jamais l'exacte vérité ; il suffit de retenir que sa déposition est en complète contradiction avec les affirmations du chef d'état-major de la I^{re} armée. Il paraît probable que le lieutenant-

colonel Hentsch a mal saisi la portée des explications peut-être peu claires que lui a données le G. Q. G., car on peut y relever certaines contradictions ; et qu'en outre il a outrepassé les compétences qui lui avaient été accordées. Peut-être aussi en soutenant que la I^{re} armée avait déjà commencé à retraiter lors de son arrivée, a-t-il confondu le repli, purement local, ordonné le matin par von Kluck à son aile gauche avec une retraite générale. Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher de penser que si le maréchal von Moltke ne pouvait se décider à se déplacer, il eut mieux fait de choisir un autre interprète de ses intentions.

Mais que penser de l'attitude du général von Kuhl qui n'a pas l'idée de faire intervenir son supérieur dans un débat aussi grave ? Ce fait jette quelque lumière sur le rôle peut-être trop prépondérant qu'ont joué les officiers d'état-major dans l'armée allemande. Etaient-ils habitués à prendre des décisions à la place de leur chef et à se substituer à eux ? Le cas du général von Kuhl autorise tout au moins cette supposition.

Afin de terminer l'exposé des événements du 9 je veux encore résumer les dispositions prises à la I^{re} armée. Le général von Kluck, qui est rentré à son poste de commandement un instant après le départ précipité du lieutenant-colonel Hentsch, apprend ce qui s'est passé et ne perd pas son temps. A 14 heures il donne de Mareuil un premier ordre et cet ordre infirme absolument les allégations de Hentsch. Le voici en substance : La situation de la II^{me} armée exige sa retraite derrière la Marne de part et d'autre d'Épernay. *Sur l'ordre du Haut Commandement*¹, la I^{re} armée sera ramenée en direction générale de Soissons afin de couvrir le flanc du dispositif. Une nouvelle armée allemande va se concentrer vers Saint-Quentin. Le mouvement de la I^{re} armée commencera aujourd'hui même. L'aile gauche sous le commandement du général von Linsingen y compris le groupe du général von Lochow se retirera tout d'abord derrière le secteur Montigny-l'Allier-Brumetz. Le groupe du général Sixt von Arnim se joindra à ce mouvement dans la mesure que lui permettront les circonstances du combat et se repliera derrière la ligne Antilly-

¹ C'est moi qui souligne.

Mareuil. L'offensive du groupe du général von Quast (IX^{me} corps) ne sera poursuivie que pour autant qu'elle sera nécessaire pour faciliter son dégagement et tout en lui permettant de rallier le reste de l'armée.

On remarquera avec quel soin le général von Kluck, tout en évitant d'insister sur l'échec subi, cherche à démontrer que c'est ensuite de la fâcheuse posture de la II^{me} armée que la sienne doit se retirer. Bülow à la même heure tient le raisonnement inverse. Le général von Kluck n'omet pas non plus de signaler que c'est ensuite d'un ordre du Haut Commandement que la retraite va s'effectuer.

A 20 heures 15 ce premier ordre est complété. Le général commandant la I^{re} armée, après un court exposé de la situation d'ensemble, exprime à ses troupes ses plus chauds remerciements pour la façon dont elles ont combattu ; puis il ordonne la marche du gros pendant la nuit jusque derrière la ligne Gondreville-La Ferté-Milon et le cours de l'Ourcq en amont de cette localité.

Le II^{me} corps de cavalerie et la brigade Kraewel couvrent le flanc gauche ; la 4^{me} division de cavalerie, la brigade de réserve Lepel et une brigade de landwehr sont envoyée sur l'Aisne afin d'y tenir les passages. Cette marche de nuit paraît s'être effectuée sans trop de difficultés ; l'adversaire ne poursuit pas tout d'abord, ensuite avec peu d'élan à ce qu'affirme le général von Kluck ; la cavalerie allemande seule eut quelques affaires d'arrière-garde dont elle se tire sans trop de mal. Par contre l'encombrement de certaines routes, à l'aile gauche surtout, contribua beaucoup à ralentir la marche.

La retraite continua le 10 et le 11. Au soir de ce dernier jour les arrière-gardes allemandes se trouvent sur la ligne Compiègne-Billy, soit immédiatement au sud de l'Aisne, le corps de cavalerie toujours sur le flanc gauche vers Serches. C'est une nouvelle phase qui commence, et pour la I^{re} armée c'est aussi la fin de son indépendance ; à partir du 11 elle passe de nouveau sous les ordres du général von Bülow.

Faut-il voir là une disgrâce ou s'agit-il simplement du désir du G. Q. G. d'assurer plus d'unité et de cohésion en vue des opérations qui vont commencer sur l'Aisne ? Cette dernière

supposition est la plus probable car la VII^{me} armée, elle aussi, va être mise sous le commandement du général von Bülow auquel en tout cas on ne tient pas rigueur. Il ne faut pas oublier que jusqu'ici le G. Q. G. n'a vu la situation que par les yeux du lieutenant-colonel Hentsch et que ce dernier, à son retour à Luxembourg, n'a pas manqué de rejeter toute la responsabilité de la perte de la bataille sur la I^{re} armée. Faisant partie du G. Q. G., il n'a vu que les erreurs de von Kluck et a passé sous silence celles bien plus graves du Haut Commandement : l'absence de deux corps d'armée, soit la valeur de ce qu'on avait envoyé en Russie, l'arrivée tardive de la VII^{me} armée dont les derniers éléments ne seront prêts que le 13, et son débarquement à Saint-Quentin au lieu de Soissons.

C'est donc le 10 septembre, au retour du lieutenant-colonel Hentsch, que le maréchal von Moltke s'est enfin rendu compte de la véritable situation et a appris la retraite des I^{re}, II^{me} et III^{me} armée. Il se trouve dès lors en face de nouvelles résolutions à prendre et avant de les ordonner il se décide enfin à se rendre sur le front. Il part le 11 et fait sa tournée ; c'est malade et moralement brisé qu'il rentrera à son quartier général.

On raconte que Moltke l'ancien, revenant d'une visite sur le champ de bataille de Vionville le lendemain de la bataille n'aurait, durant le long trajet, prononcé que ces paroles : « Quels seraient maintenant nos sentiments si nous avions été battus ? » Il appartenait à son neveu de réaliser, un demi siècle plus tard, toute l'amertume de cette supposition et de connaître l'état d'âme du vaincu. Les responsabilités effroyables en face desquelles il s'était trouvé, les difficultés de sa tâche, qu'un talent de chef insuffisant n'avait pu surmonter, devaient avoir raison de sa santé précaire. Et puis, sans doute, le sentiment des erreurs commises et dont les conséquences venaient de se révéler dans toute leur rude clarté contribuèrent-elles à briser en lui tout ressort. Il mourait à quelque temps de là.

Son chef de la section des opérations, le général von Tappen ne prit pas les choses aussi au tragique. Selon lui la bataille

de la Marne ne devint une victoire pour l'ennemi que lorsque la presse française, plusieurs mois plus tard, découvrit cette victoire !

Dans le camp allemand on n'aurait pas eu l'impression d'avoir subi une grosse défaite et le général von Tappen estime qu'il n'y avait aucune raison pour qu'il en fût autrement.

Du reste, à son avis, la bataille de la Marne, même gagnée par les Allemands, n'aurait pas procuré de résultat décisif ; on aurait eu la guerre de tranchée sur une ligne plus au sud et voilà tout.

Enfin, pour achever de se consoler, il découvre une de ces raisons dont les Allemands n'ont jamais été à court. Afin de prouver que les Français ont tort de considérer la bataille de la Marne comme une victoire, il leur prête des visées qui ne se sont en effet pas réalisées mais dont jusqu'à ce jour personne, sauf erreur, n'a jamais entendu parler. On aurait saisi sur un prisonnier français, le 6 septembre au soir, un ordre d'armée du généralissime Joffre qui révélait ses intentions : « Les Allemands doivent être balayés du territoire français ! » La bataille de la Marne n'ayant pas eu comme résultat de « balayer les Allemands du territoire », le but recherché par les armées françaises n'a pas été atteint. Donc la Marne n'a pas été une victoire. On le voit, le raisonnement est simple, il n'y a plus qu'à conclure par le traditionnel : C. Q. F. D.

La sérénité qu'affecte le chef de la section des opérations ne peut donner le change sur les erreurs du Haut Commandement. Le général von Tappen les avoue, partiellement il est vrai, mais avec beaucoup de franchise tout en cherchant à les excuser et à en atténuer les conséquences. Ces erreurs ont toutes la même origine, l'infatuation, la méconnaissance de l'adversaire. De là à mal interpréter les situations il n'y a qu'un pas. En fin de compte on en arrive à voir trop grand, à vouloir trop entreprendre dans le temps comme dans l'espace, et on viole la loi élémentaire qui proclame qu'on ne saurait être trop fort là où on recherche la décision. Cette croyance en sa propre infailibilité, le Haut Commandement allemand avait réussi à la faire partager un peu partout, chez nous aussi,

nous ne le savons que trop. Ceux qui tiennent à rester croyants doivent renoncer à étudier les événements du début de la guerre; leur foi, si robuste soit-elle, ne résisterait pas à l'épreuve.

D'autre part ceux d'entre les Français qui se plaignent de la façon dont ont été conduites les opérations d'août et septembre 1914 pourront, par comparaison, revenir à plus d'indulgence. En regard de la manœuvre allemande, celle du généralissime Joffre leur apparaîtra autrement plus souple, plus rapide, plus *prévoyante*. A un G. Q. G. allemand passif et lointain, toujours en retard d'une idée ou d'une décision, influençable et hésitant, ils opposeront l'activité, la mobilité de celui que son grand calme n'a pas empêché d'être partout dans les moments de crise.

Je crois qu'en établissant ces comparaisons, ils arriveront à partager l'opinion qu'on prête au maréchal Foch quand il aurait dit : « Le tour de force de la Marne ne se demande pas deux fois. »

Lieut.-colonel POUURET.
